

Vous propose
au
Cinémarivaux :

La belle jeunesse
De Jaime Rosales
Avec Carlos Rodriguez, Inma Nieto.
Espagne – Décembre 2014 – 1h43.

Jeudi 09 avril 18h30
Dimanche 12 avril 11h
Mardi 14 avril 20h
2015

Prix du Jury Oecuménique- Cannes 2014

JAIME ROSALES

Barcelone, 1970.

Avec sa maison de production Fresdeval Films, depuis l'année 2000, il a développé la totalité de ses projets comme réalisateur. Ses films parlent de notre incapacité à communiquer, de la complexité de l'univers familial et de l'irruption imprévue de la violence dans la vie quotidienne. Infatigable explorateur des possibilités que peut offrir le support audiovisuel, les films de Jaime Rosales reflètent le grand intérêt du réalisateur pour trouver de nouvelles formes expressives éloignées des conventions habituelles du langage cinématographique.

Filmographie:

Les heures du jour . 2003

La soledad. 2007

Un tir dans la tête. 2008

Rêve et silence. 2012



Note de production :

Hermosa juventud (La belle jeunesse) est un projet qui naît du besoin d'aller à la rencontre de cette jeunesse dans l'Espagne où nous vivons actuellement et qui, en possession d'une plus ou moins bonne préparation, sans expérience, se retrouve face à un avenir aux opportunités limitées... Bien sûr, il existe différentes jeunesses et de différentes réalités... En ce qui nous concerne, nous nous sommes axés sur une jeunesse au point mort, qui a une vision si sombre de son avenir qu'elle ne trouve pas l'impulsion pour changer quoi que ce soit et s'adapte à ses circonstances.

Raconter cette histoire avec une certaine immédiateté constituait l'un de nos principaux défis. Cela a été un processus très court et terriblement intense. Quand nous avons commencé à le développer, nous pensions que le casting du film devait se faire avec des acteurs non professionnels. À mesure que nous avançons, nous nous sommes rendu compte que nous n'allions pas dans la bonne direction. Nous avons rectifié le cap et avons repris la recherche mais cette fois avec des acteurs professionnels. Cependant, le temps consacré à ce casting de non professionnel n'a pas représenté une perte de temps. Cela nous a permis de rentrer en contact avec un groupe de jeunes qui nous a aidés à terminer de préparer le film grâce à l'apport de leur propre vécu. C'est d'ailleurs là que nous nous sommes rendu compte de l'authenticité de cette phrase si rebattue «la réalité dépasse la fiction». Les histoires qu'ils nous racontaient étaient beaucoup plus dures, extraordinaires et incroyables que celles que nous avions envisagées dans le scénario. Beaucoup de garçons et filles que nous avons interviewés ont fini par participer au film comme «les amis» et nous ont offert une valeur ajoutée de réalité et de naturel.

Quant à l'organisation de la production, travailler avec une nouvelle équipe formée de techniciens qui en sont, pour la plupart, à leur début, a constitué une nouveauté importante. Toutes ces personnes n'ont pas ménagé leur peine. Et toutes ont laissé une empreinte dans le film. Que ce soit devant ou derrière la caméra. Cela a été un film d'opportunités et d'énormes efforts, avec peu de moyens, mais de grande valeur de production à un moment où les modèles sont en train de changer et où il faut bien réfléchir à la façon dont on fait les choses. Nous ne prétendons pas que cela soit la seule manière, cela ne l'est probablement pas. Nous sommes dans une période de transition où chacun essaie de s'en sortir comme il peut, mais où il faut continuer à aller de l'avant en faisant des choses et, à la fois, réfléchir à ce qu'on fait.

Bárbara Díez
Productrice exécutive

Naturalisme et abstraction.

Si loin, si proches

Natalia et Carlos sont entrés dans la course du monde avec un handicap majeur : celui d'être nés pauvres. Un jour, Natalia tombe enceinte et ne peut se résoudre à mettre fin à la grossesse. Si les vies des deux amoureux, vues de l'extérieur, se caractérisent d'abord par leur difficulté, à leurs propres yeux, elle sont *d'abord leurs vies*. Il ne peut donc être question de s'apitoyer sur son sort, mais plutôt de trouver les moyens de persévérer dans son être (pour citer Spinoza). Dans *La Belle Jeunesse*, Jaime Rosales aspire à épouser ce point de vue interne ; son film est donc sec, tranchant et jamais misérabiliste, sans pour autant être dépourvu de douceur. La narration est elliptique, les cadres toujours focalisés sur l'essentiel, à savoir les visages. Si les décors, les costumes et les situations dépeintes sont assurément naturalistes (repas, toilette, disputes, sorties entre amis, pleurs de l'enfant...), le filmage emmène *La Belle Jeunesse* sur le terrain d'une certaine abstraction : un dénuement narratif résonne avec le dénuement matériel des personnages, une claustration dans des motifs filmiques obstinément répétés fait écho à leur enfermement concret.

Adopter un point de vue interne sur la misère ne signifie donc pas ici promener sa caméra derrière ses héros pour donner la sensation physique que l'on est « avec eux ». Les cadres de Rosales introduisent au contraire une certaine distance par rapport aux personnages : les corps apparaissent écrasés par de longues focales, ou éloignés derrière des murs qui bloquent une partie de l'image. *La Belle Jeunesse* se présente alors comme une expérience de spectateur véritablement paradoxale : les scènes auxquelles on assiste nous font éprouver une réalité dans toute sa dureté, et l'on sent toujours aussi que c'est une œuvre d'art que l'on regarde, avec ses structures, son harmonie propres ; cette beauté formelle – qui n'est pas beauté de l'image mais beauté de la forme générale de l'œuvre – donne au naturalisme quelque chose d'étrangement aérien, produisant une forme très particulière d'émotion. Rosales sait tirer le meilleur parti de cette nature double, à la fois véridique et mensongère, du cinéma, ce qui est peut-être la définition d'un grand cinéaste.

Transfiguration du banal

Le film rappelle donc discrètement mais constamment le spectateur à son statut de spectateur, d'être regardant. Le choix de la pellicule 16 mm pour la majeure partie du film prend alors tout son sens : par son grain, celle-ci nous renvoie à la réalité matérielle du monde – en tant qu'elle est l'empreinte de la lumière qui le rend visible. Elle donne ainsi une impression de réalisme tout en affirmant toujours, par ce même grain, son statut d'image. Le fait que l'image se présente comme toujours produite et toujours regardée vient rebondir sur les images présentes au sein de la narration. C'est sans doute de ce jeu entre les images dans le récit et les images du récit que le film tire toute sa singularité et sa puissance. Car cette jeunesse dont Rosales tire le portrait a au moins un atout : sa beauté. C'est dans cette beauté que la dureté de la vision de Rosales prend corps : si l'on a plus besoin d'ouvriers, on a plus que jamais besoin d'images. La violence de l'usine fait place à la violence du devenir-image du corps.

La mise en image de sa propre vie est une thématique qui irrigue le film dans son ensemble – par exemple, dans ce droit de se maquiller que Natalia revendique en actes, et surtout, dans ces deux séquences où l'écran de cinéma fusionne avec celui d'un téléphone portable. En silence, le temps se met alors à défiler au rythme des chargement et déchargements de batterie, des messages instantanés et des *selfies*. Rosales donne ici une image simple de la médiatisation de soi qui caractérise notre époque et dote son film d'une nouvelle strate de sens qui pourrait prendre la forme d'une question : où se situe la marge de manœuvre des plus pauvres aujourd'hui ? Une première réponse possible : dans leur éventuelle beauté ; une deuxième : dans la possibilité d'une autodétermination – toute relative – au sein de la réalité virtuelle. Le passage de la pellicule 16 mm à une image numérique, dans ces séquences et dans deux autres scènes-clés du film, est lui-même vecteur de sens. Le numérique arrive comme une fulgurance qui nous renvoie à une problématique spécifiquement contemporaine : le pouvoir que chacun détient aujourd'hui de forger ses propres reflets.

Malgré la noirceur de son propos, Jaime Rosales évite toujours de malmener le spectateur et laisse systématiquement tout acte de violence hors champ. Cette pudeur ne fait qu'amplifier la portée de son film : là où une brutalité manifeste ne fait que produire une alternance de tension et de détente, rédemptrice sur le moment mais finalement stérile, la violence sourde du film résonne beaucoup plus profondément avec celle de notre monde.



Olivia Cooper Hadjian
Critikat, 9 déc. 2014.

Prochaines séances :
Lundi 13 avril 14h - 19h.

EAU ARGENTEE

Documentaire. France, Syrie.

Suivi d'un débat avec Marie-Hélène Marthonnière,
d'Amnesty International.

Film avec avertissement. interdit aux moins de 16ans-

Court métrage : *I'm your man* de Keren Ben Rafeal.

France. 2011. Fiction. 15'.

Bruno a enfin décidé de s'installer avec sa nouvelle copine, Camille. Mais le jour de leur déménagement, Mia, son ex, débarque chez lui. Un dispositif ultra classique - le trio amoureux - dynamité ici par des comédiens nus et en pleine forme, chien compris !

Prix spécial du jury City of Lights, City of Angels

Carte d'adhésion valable de septembre 2014 à août 2015

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi.

Adhérer c'est bénéficier de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€ (hors week-ends et jours fériés).